

PRODUCTION DE SAVOIRS SUR L'ACTIVITÉ : QUELS NOEUDS ENTRE ÉPISTEMOLOGIE ET ÉTHIQUE ?¹

Yves Schwartz

Introduction : Comment en nos vies se lie la dimension éthique et la propension à savoir ?

D'un côté, le savoir doit être disponible comme un objet *commun*, un objet que nous pouvons partager et dont nous ne pouvons profiter que s'il n'est pas le simple produit circonstanciel des choix et désirs particuliers de ceux qui les proposent. Donc, d'un côté, il doit chercher à *neutraliser* ces choix et désirs circonstanciels.

Mais d'un autre côté, comme activité humaine, la recherche de savoir peut-elle être neutre ? Une activité humaine peut-elle se développer dans une absence de choix ? Choix qui implique préférence donc différentiel en valeur, donc débat éthique même dans l'inapparent. Si cette recherche est une activité vivante, la neutralité est donc impensable.

Vraie, profonde difficulté. Si le savoir, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, ignore nos choix de vie, alors nous devenons transparents, nous devons nous soumettre au gouvernement anonyme du produit de ces savoirs. Et toutes les dérives sont alors possibles, on est à la source des rapports entre savoir et pouvoir.

Problème redoutable, surtout aujourd'hui, dans un monde où l'évaluation du travail de recherche, les politiques scientifiques, le formatage mondialisé des publications, l'allocation des moyens se situent tendanciellement dans l'axe de cette dérive neutralisante.

¹ Texte proposé à la table ronde « Ethique et Savoirs », 3^{ème} Séminaire International *Travail et Education*, Université de Coimbra, Portugal, 2 décembre 2015.

Pour le (jeune) chercheur, comment faire entre son ambition de connaître qui n'est pas séparable de ses choix de vie et les produits de cette ambition, c'est-à-dire des savoirs qui doivent viser une certaine neutralisation s'il veut les faire reconnaître comme des biens communs ? Comment faire avec ses choix d'usage de lui-même qui guident ses ambitions de recherche et leur mise à l'épreuve dans un milieu historique et social qui privilégie, à raison ou à tort, la neutralisation ?

Ce questionnement, qui traverse toute recherche, doit en même temps éviter des formules trop générales qui homogénéiseraient les formes de cette « dramatique », quels que soient les champs du savoir. Puisqu'un des ateliers de ce séminaire étudie le « sujet/chercheur » comme objet de recherche, je voudrais d'abord évoquer succinctement ma rencontre personnelle de ces différents champs : un tissu de rencontres entre savoir et valeur, savoir et éthique, savoir et politique.

1. De l'apprentissage des sciences à la rencontre d'autres formes de savoirs

Au cours de ma formation, j'ai éprouvé à un certain moment la difficulté à m'appropriier les concepts de la science physique. Leur exposition abstraite et dogmatique me rebutait. J'ai alors étudié les manières d'enseigner la thermodynamique (les relations travail-chaleur) au XIX^{ème} siècle, avec l'hypothèse que si on réinsérait mieux la création de ces concepts dans leur histoire, et dans l'histoire en général, l'appropriation en serait différente. Ma fréquentation intellectuelle de Georges Canguilhem a été ici déterminante.

De fil en aiguille, je me suis rendu compte que cette réinsertion dans l'histoire des sciences imposait une immersion dans l'histoire des techniques : comment comprendre la construction des concepts de la thermodynamique sans l'essai de comprendre les machines à vapeur, dont le fonctionnement industriel a précédé et exigé les concepts et lois physiques, propres à les expliquer et en améliorer le rendement ?

Mais à son tour ce « fonctionnement industriel » renvoie à l'« antre secret de la production » comme disait Marx, c'est-à-dire un milieu humain, ouvrier. Et en étudiant ces questions dans le cas de l'industrie alsacienne au XIX^{ème} siècle, je me suis rendu compte à quel point la mise en œuvre productive de ces technologies passait, souvent de l'aveu même des dirigeants de fabrique, par des savoirs d'atelier, des patrimoines de compétences en pénombre ou invisibles portés par le monde du travail.

Jeune chercheur, je faisais ainsi une double rencontre de savoirs : celle de concepts scientifiques abstraits, issus d'un effort rigoureux de neutralisation qui rendait possible leur universalisation comme biens communs ; celle de savoirs en première approximation « hétérogènes », issus de l'activité industrielle aux prises avec les machines et les procédés. Savoirs en faible visibilité qui s'invitaient pourtant de manière surprenante dans l'histoire de la construction de ces concepts scientifiques. Constat d'une certaine perméabilité entre ces savoirs². Constat que confortaient au même moment mes initiatives militantes.

2. Seconde rencontre : vers l'affirmation de formes spécifiques de culture et d'inculture

En même temps, entré à l'Université après les bouleversements de Mai 1968, grandissait en moi le sentiment d'un

² Sur cette dynamique qui nous a conduit des concepts de la « Théorie mécanique de la chaleur » à l'histoire des techniques et aux « savoirs d'atelier », voir dans notre ouvrage de 2000, *Le paradigme ergologique ou un métier de philosophe*, Octarès Editions, la Première Partie, « Des normativités internes à la science à ses « altérités énigmatiques » » et notamment le texte n° 5. Sur cette relative « perméabilité des savoirs », on pourra en particulier suivre le parcours de G. A Hirn, savant issu d'une grande famille d'industriels alsaciens du milieu du XIX^{ème} : il se prévalait à juste titre d'avoir seul, parmi une douzaine d'autres physiciens qui ont établi le principe et le calcul de l'équivalence mouvement mécanique/chaleur, calculé la valeur d'équivalence à partir de la transformation la plus difficile, le passage de la chaleur au mouvement ; et ceci en travaillant « à une échelle colossale », c'est-à-dire sur les machines à vapeur des fabriques textiles familiales. Et comment le faire sans disposer d'une main d'œuvre instruite et coopérative, capable de prendre des mesures fiables et de suivre dans les machines et les tuyauteries à partir de la chaudière et jusqu'au cylindre les pertes de chaleur subies par la vapeur qu'on devra évaluer au moment de mesurer le mouvement mécanique recueilli à la sortie du piston ? (Voir p. 179).

écart entre la valeur et les normes de savoir portées par le monde académique et les formes de culture produites et valorisées dans le monde du travail. Point de départ d'un militantisme universitaire et citoyen dont l'instruction allait converger avec celle de l'expérience précédente.

Pour contrer ce malaise, j'ai en effet participé, suite aux accords et lois de 1972 en France sur la Formation Professionnelle Continue à la création de formations continues pour adultes et professionnels dans l'Université ; ce qui m'a amené à visiter des ateliers industriels, des services, guidé par des travailleurs, des militants de Comités d'entreprise. J'ai pu les interroger, débattre avec eux. Chaque fois davantage, il m'apparaissait que notre savoir universitaire sur le travail, produit à distance des lieux d'activité, ce savoir en « désadhérence » laissait dans la pénombre les formes de réorganisation, de re-travail individuel et collectif des normes, prescriptions, procédures que les travailleurs étaient supposés « simplement » appliquer pour produire.

Un monde social, exprimé en mots, en gestes, en postures échappant à toute standardisation, noués à des choix d'agir autrement, un monde mal apprécié par la culture universitaire se donnait à découvrir pour qui n'était pas absorbé dans la certitude que seul le savoir en désadhérence avait valeur. Des « réserves d'alternative », prenant à revers pour une bonne part l'ambition neutralisante des savoirs à forme académique, montraient qu'il était impossible, pour construire du savoir sur le travail, de le dénouer des choix de santé, de vie, donc d'éthique de biens communs portés par l'appropriation industrielle des situations de travail.

Nous est apparu alors la nécessité d'organiser un dialogue risqué, voire improbable, entre ce que nous avons appelé alors les « formes spécifiques de culture et d'inculture » : c'est-à-dire celles, pour faire simple, des métiers intellectuels, ou des « professionnels du concept » (nous), et celles des « travailleurs » (lato sensu), attachés à la tâche³.

³ Sur ce second parcours, on pourra consulter notre *Expérience et Connaissance du travail*, 1988, seconde édition augmentée 2012, Editions Sociales (Voir notamment notre Introduction et les chapitres 1, 2 et 7).

3. Un dialogue à mettre en expérience : une expérience de formation originale

Il s'imposait donc de faire pénétrer dans l'université des formations, des dispositifs de « travail sur le travail » associant professionnels du concept et porteurs d'expérience industrielle. Ce que nous avons fait depuis plus de trente ans dans notre institution, à travers bien des difficultés. Et c'est à travers cette expérience que nous avons éprouvé de multiples raisons de décentrer en partie nos normes professionnelles de savoir pour les recentrer autour de l'agir toujours renouvelé de nos interlocuteurs du monde du travail⁴. Prenons trois exemples.

Ainsi, grâce à quels savoirs, une opératrice sur chaîne d'une usine de fabrication de téléviseurs (nous évoquons un exemple pour nous fameux de la tradition ergonomique francophone), peut travailler sur un espace et dans un temps plus courts que ceux étudiés par le bureau des méthodes, et modifier partiellement l'ordre commandé des 27 opérations à accomplir ? Bien sûr, sans loupe et sans attention généreuse aux gestes de nos semblables, on n'aurait rien vu⁵.

En vertu de quels savoirs des éducatrices sociales d'un centre de jeunes en placement judiciaire, plutôt que de frapper à la porte le matin pour les réveiller, comme c'est la norme officielle, choisissent de s'annoncer en parlant haut dans le couloir avant d'entrer dans la chambre et de se présenter ?⁶

En vertu de quel savoirs des techniciens d'un hôpital de Rio, dans un Service de Radiologie préfèrent laisser ouverte la porte plombée qui les protégeraient des radiations ionisantes, conservant

⁴ Sur cette expérience, qui s'est longtemps appelé « Analyse Pluridisciplinaire des Situations de Travail » (avant de faire précéder en 1997 cette dénomination du terme Ergologie), voir Schwartz Y. et Faïta D. (sous dir.), *L'homme Producteur, autour des mutations du travail et des savoirs*, Editions Sociales, 1985.

⁵ Pour un exposé de ce cas, voir Schwartz Y. et Durrive L. (sous dir.), *Travail et Ergologie, Entretiens sur l'activité humaine*, Octarès Editions, 2003, pp. 21-30.

⁶ Selon le compte rendu d'une expérience de convention CIFRE, réalisée dans un Institut de Travail Social, fourni par Sylvie Chatail, ancienne doctorante de l'Institut d'Ergologie, Aix-Marseille Université.

ainsi un contact visuel et auditif avec les autres membres de l'équipe et les patients en attente dans le couloir ?⁷

D'où une question générale : des connaissances produites en désadhérence, des connaissances qui ignorent les renégociations locales de l'agir par des personnes singulières, peuvent-elles prétendre à elles seules nous dire le vrai, et plus encore gouverner l'activité de travail ? Y a-t-il une seule situation de travail où l'anticipation cognitive des gestes du travail ne serait pas en décalage avec ces savoirs noués à ces renégociations ?

Mais ces expériences formatives nous ont aussi permis d'élargir ce double constat vers lequel convergeaient l'expérience de l'historien des sciences et celle du militant.

4. Au delà des savoirs propres au seul travail « marchand »

En effet, ces savoirs qui dé-neutralisent la posture universitaire, qui l'obligent partiellement à se décentrer-recentrer autour de l'agir en acte étaient-ils propres au seul travail marchand, celui qui échange argent contre temps d'activité ?

Les étudiants africains de nos formations en sont venus à un certain moment à nous dire : rendre au travail son opacité, son appel à des savoirs en pénombre, oui cela nous intéresse. Mais le travail tel que vous le traitez, ce travail marchand explicitement cadré par des normes antécédentes et prescriptions sous subordination juridique, cela ne correspond que très imparfaitement aux manières qui nous sont propres de reproduire la vie sociale. Et parler de « travail informel », c'est ignorer l'enracinement de nos formes d'activité industrielle dans des héritages historiques, communautaires, avec les patrimoines de savoir qui y sont liés. De là est venue l'obligation d'élargir notre définition du travail, de parler d'« activité industrielle » et finalement d'« activité » tout court sans rien retirer à ce concept désormais élargi

⁷ Voir en collaboration avec Eliza Echternacht, « Le corps-soi dans les milieux de travail : comment se spécifie sa compétence à vivre ? », *Corps*, dossier « Corps au travail », n° 6, mars 2009.

le fait que toute activité puise dans et retravaille un complexe de savoirs qu'aucun modèle cognitif en désadhérence ne peut anticiper.

Prenons un exemple donné par celui qui fut un de nos plus brillants étudiants, aujourd'hui responsable de la Recherche dans la République des Comores : étudiant les techniques de pêche dans son pays, Abdallah Nouroudine explique que de retour au quai, le pêcheur divise en trois tiers le produit récupéré, un pour la famille, un pour le don, un pour le marché. Comment qualifier son activité de pêcheur ? Est-ce un travail « marchand » (en raison du tiers qu'il va vendre via la circulation monétaire), une « activité industrielle », une « activité tout court » ? Il ne divise pas son usage de lui-même, même si les produits de cet usage auront des produits différents. Une seule activité, articule en elle des savoirs immémoriaux pour « pister » les poissons, pour les sélectionner en fonction des divers usages et des savoirs sociaux arrimés à ce qui est requis pour que se perpétue la vie au village, c'est-à-dire cette tripartition approximative. Cette obligation à s'instruire localement des savoirs et des normes enracinés dans des patrimoines historiques en pénombre intègre et déborde donc le seul travail marchand.

C'est dans ce contexte que s'est progressivement imposée la nécessité de repenser les concepts de développement, économique, culturel, politique : peut-on continuer à planifier pour des peuples des programmes « rationnels » de développement, conçus abstraitement dans la désadhérence, en ignorant les savoirs et choix endogènes qui font corps avec leur activité productrice de la vie sociale ? La « résistance au changement » ne peut-elle pas être aussi une résistance au décentrement intellectuel de la part des chercheurs ?⁸

La nécessité de repenser l'articulation de l'endogène et de l'exogène, autre formulation du dialogue des formes spécifiques de culture et d'inculture, au sein d'un Réseau International Ergologie, Travail et Développement (le premier s'est tenu à Maputo, au Mozambique, en 2007), a été poussée en avant par la densité des rencontres que nous avons eu la chance d'avoir à partir de 1997 avec nos amis et collègues brésiliens, et dans la même dynamique,

⁸ Sur cette question, voir Abdallah Nouroudine, *Techniques et Cultures, comment s'approprie-t-on les technologies transférées*, Octarès Editions, 2001.

portugais⁹. Nous avons retrouvé au Brésil la même diversité des formes sociales de travail, nous avons été initié à la fausse « informalité » du travail des *camelôs* ou des vendeurs « à la sauvette » du métro de Sao-Paulo. Mais initié aussi plus largement aux héritages de Paulo Freire, à la culture métissée afro-américaine, aux formes de vie et de savoirs, composantes invisibles et pourtant essentielles de la vie nationale, comme en témoignent de nombreux textes des ateliers : celles des favelas, des « indigènes », des coopératives (pêcheurs, catadores – recyclage des déchets urbains –), des Sans Terre, des Sans Toits...

L'héritage très fort de l'éducation populaire, les liens créés pendant la dictature entre équipes universitaires et mouvements sociaux ont favorisé diverses formes de décentrement/recentrement d'universitaires autour de pôles de savoir qui étaient autant de choix de vie¹⁰ ; donc impossibles à appréhender selon une seule logique, celle de la désadhérence et de la neutralisation.

5. Savoirs du mieux vivre, réserves d'alternative : retour à l'éthique

Dans ces propos, nous n'avons cessé de nouer, implicitement ou explicitement, savoirs et choix de vie. D'un côté, nous avons des prescriptions, des normes, des procédures, en un sens nécessaires pour le vivre en commun, fondées sur des savoirs en désadhérence, des savoirs qui se proposent ou s'imposent comme « objectifs », qui ignorent par principe les réévaluations locales. Mais d'un autre côté,

⁹ Sur ce réseau, voir pour les Journées de Maputo la Revue hispano-lusophone *Laboréal*, volume IV, n° 1, pp 10-67, 2008, et dans la Revue *Ergologia* n° 1, Janvier 2009, les textes de Yves Schwartz, Rufino Adriano et d'Abdallah Nouroudine, dans le n° 2, Septembre 2009, les textes de Liliana Cunha et Marianne Lacomblez, et dans le n° 3, Mars 2010, le texte d'Eliza Echternacht (qui a pris en charge les 2^{èmes} Journées du réseau ETD à Belo Horizonte en 2009). Pour les 3^{èmes} Journées de Porto, voir dans la même Revue n° 12, Décembre 2014, les textes de Renato di Ruzza et Marianne Lacomblez. Pour les 4^{èmes} Journées, tenues à Tlemcen, à l'invitation du Professeur Abdesselam Taleb, voir les Actes publiés conjointement par l'Université Aboubekr Belkaid de Tlemcen et la Société Internationale d'Ergologie, et dans la Revue *Ergologia* n° 11, Mai 2014, le texte de Yves Schwartz.

¹⁰ En atteste la belle thèse d'Eloisa Santos, soutenue à l'Université de Paris VIII en 1991 : *Le savoir en travail, l'expérience de développement technologique par les travailleurs d'une industrie brésilienne.*

nous n'avons cessé de rencontrer des savoirs qui localement retravaillent, « renormalisent » ces normes antécédentes. Ces savoirs n'existent que comme sources, soutiens, produits de ces renormalisations. Ces savoirs sont liés au « mieux vivre en santé » notre situation d'humain, ici et maintenant. Personne à notre place ne peut dire ce qu'est ce mieux vivre ici et maintenant, étant entendu que ce ici et maintenant articule pour chacun des contenus et des extensions variables. Les normes antécédentes ont pouvoir sur nous par référence à des valeurs, des principes plus ou moins consensuellement admis. Ce que nous avons appelé les « réserves d'alternatives » retravaille dans le plus ou moins visible ou invisible ces principes, au nom de ce mieux faire ou mieux vivre la situation. Qui les ignore n'a pas d'accès à la genèse, à ce tissage de savoirs. Reprenons nos exemples :

L'opératrice sur chaîne de montage, pour recomposer à sa manière sa tâche, d'un même « geste » industriel, intègre tout son savoir des variabilités du milieu. Mais pourquoi cet effort-là d'intégration, tissant quels savoirs ? Pour s'économiser, entre autres, mais aussi pour ne pas gêner la voisine¹¹. Une invisible valeur de solidarité aimante, attire, soude des « morceaux » de savoirs, plus ou moins incorporés dans un « corps-soi », pour outiller son essai de renormaliser sa tâche.

L'Éducatrice sociale cherche à négocier la rencontre des normes antécédentes de sa profession, « le respect » des usagers, et son souci, son éthique propre qui lui demande de les ajuster à une connaissance de ces usagers particuliers que sont ces jeunes enfants sous contrôle judiciaire. Pour ces enfants, « quand on tape à la porte, forcément derrière c'est de l'agression ». C'est ce souci qui aimante son effort de mieux connaître ce milieu enfantin, et réciproquement c'est ce petit patrimoine de savoirs qui outille son re-travail de la notion de respect (parler fort dans le couloir avant de s'annoncer pour le réveil) : « *on est dans cette notion de respect mais avec nos codes à nous* », codes imprégnés de ce savoir mieux faire.

¹¹ Comme cela nous a été indubitablement confirmé par Catherine Teiger, qui comme ergonome, a travaillé avec les opératrices et expérimenté elle-même ce poste de travail.

Les techniciens de l'hôpital de Rio connaissent les risques d'exposition aux radiations mais leur expérience les a conduits à construire ensemble un savoir du rapport à des malades soumis à une longue attente, des enfants impatients, des hommes et femmes handicapés par la douleur, des coopérations nécessaires pour aider les personnes âgées à se positionner sur la table...Ce patchwork de savoirs localement tissé à la fois outille et est aimanté par une certaine conception de leur santé au travail. Cela les conduit à un arbitrage contraire aux normes officielles : laisser ouverte la porte plombée, pour mieux coopérer et avoir un œil attentif à la file d'attente.

Quant à la reprise des question du Développement, pour penser sainement la dialectique des savoirs endogènes et exogènes, comment ne pas s'instruire d'abord des valeurs de vie collective qui imprègnent les savoirs « traditionnels » mis en œuvre dans la reproduction de la vie sociale ? D'où la notion de *savoirs-valeurs*, sur laquelle nous aimerions terminer.

6. Epistémologique et Axiologique

On arrive à ce constat qu'il y a à chaque moment de l'histoire deux formes de savoir qui se distinguent dans leur rapport à la dimension axiologique de nos vies.

A un pôle, les premiers n'ont pour nous de valeur que s'ils ont réussi à neutraliser autant que possible les usages erronés, voire parfois malsains de notre ambition de connaître ; ils visent à enrichir un patrimoine commun, émancipé des adhérences locales, des contradictions du social. Deux remarques sont nécessaires.

Dans cette première catégorie de formes de savoir, il y a deux types de savoirs différents.

Ceux qui se réfèrent à des objets sans contenu anthropologique. Par exemple le concept scientifique d'électron, de masse ou celui d'équivalence entre la chaleur et le mouvement (pour revenir à nos études thermodynamiques). Et ceux qui ont pour visée de régler, normaliser le vivre en commun humain, comme les textes de loi ou le code de conduite automobile. Ils ne relèvent pas des mêmes champs du savoir, mais néanmoins ils supposent tous deux

cette neutralisation des points de vue et choix individuels. Sinon, ils ne sont bons à rien. Quelle que soit notre opinion, ou notre désir, on ne peut identifier le poids et la masse. Quels que soient nos intérêts on ne peut interpréter à sa guise un texte de loi.

Et, seconde remarque : cela ne veut absolument pas dire que ces savoirs sont « inhumains ». L'épuration, l'arrachement aux sollicitations du présent (la visée de désadhérence), la traque des biais tenant aux circonstances locales, la neutralisation, c'est une activité, un effort, propulsé – ou qui parfois se prétend tel – par une valeur de vérité. Le désir de connaissance, le « rapport au savoir », ont une dimension psychique, sociale. La dimension axiologique n'a pas disparu, elle est dans cet effort même de vérité. Effort fragile, il peut être détourné ; il est pris dans l'histoire, avec ses tensions, les moyens conceptuels et techniques de son temps. C'est pour cela qu'il y a une histoire des sciences, et plus encore de la législation.

A l'autre pôle, les secondes formes de savoir sont prises dans l'activité humaine. Instant après instant, la vie en nous doit réévaluer à quelles conditions elle peut vivre. Voir nos exemples plus haut : à quelles conditions l'opératrice peut survivre sur la chaîne, l'éducatrice sociale accomplir sa mission, les peuples gérer les dialectiques entre apports endogènes et exogènes ?

Ces secondes formes de savoir, conscients ou inconscients, muets ou verbalisés, outillent cette réévaluation, et en même temps sont orientés, aimantés par elle. Elles sont donc impliquées dans ces choix de mieux vivre en santé, ici et maintenant. Mais parce que ces choix, parce que ces ici et maintenant ne peuvent être anticipés et circonscrits que par ceux qui y vivent, il en est de même des savoirs qui font corps avec ces choix. Et pourtant ce sont des savoirs qui font partie de la réalité à « expliquer ».

Alors, que peut, que doit faire le chercheur ? Doit-il se mettre en position d'« exterritorialité », pour catégoriser de l'extérieur ces choix de vie, avec toutes les simplifications possibles, ou se laisser interpeller par des figures possibles d'un autre monde, figures qui le reconduiraient à ré-usiner ses catégories et ses concepts ? Doit-il développer ses modèles d'interprétation fondés sur ses propres critères de scientificité et des définitions en désadhérence de valeurs sociales

ou accepter un « inconfort intellectuel », une humilité relative, se ré-instruire constamment des réserves d'alternative que toute activité humaine génère et prendre au sérieux le monde de savoir qui les nourrit ?

Bien sûr, ces autres mondes possibles, il reste libre de les accepter ou non. Mais on voit que selon ses choix, il contribue à favoriser ou hypothéquer la visibilité de ces autres mondes (exemple : décrypter une situation en termes de « résistance au changement », jugement négatif qui a chance d'occulter des options positives de vie des personnes ou groupes concernées)¹².

C'est un vrai choix épistémologique, mais en même temps éthique et politique devant lequel est placé le chercheur ; et je crois que nous sommes nombreux ici à en faire l'expérience. Accepter cette posture d'inconfort intellectuel est contraire aux pressions ambiantes qui valorisent le savoir expert. Nous sommes soumis aux tentations de ce que nous appelons « l'usurpation » : faire comme si on pouvait modéliser et gouverner l'activité humaine selon le seul paradigme des savoirs du premier genre, ceux de la neutralisation des points de vue et des valeurs *in situ*, ceux qui ne laissent aux savoirs-valeurs qu'une légitimité de seconde zone.

Conclusion : De l'éthique au politique

L'activité humaine ne cesse de semer sur son chemin des réserves d'alternative cristallisant des savoirs-valeurs. La dimension axiologique s'incorpore donc dans tout agir humain, et par là fomenté et s'appuie sur des savoirs : savoirs généralement en faible visibilité, échappant aux cloisonnements des disciplines académiques.

Comment leur donner visibilité, pour quelle légitimité transformatrice ? Comment, jusqu'à quel point socialiser ces savoirs valeurs pour transformer nos normes du vivre ensemble ?

¹² Ce qui n'interdit pas pour autant d'utiliser le cas échéant dans un débat social une telle catégorie.

Avec cette dimension de la socialisation, des rapports « micro-macro »¹³, avec cette dimension de la mise en débats, on passe de l'éthique au politique. Et c'est là que l'on doit s'affronter à une vaste échelle aux tendances dominantes à « l'usurpation », c'est-à-dire au gouvernement à la seule « désadhérence », impliquant la mise en pénombre des savoirs liés au mieux vivre en santé notre présent.

¹³ Voir dans *Le Paradigme Ergologique* les développements sur « L'espace social tripolaire » (p. 688 sq).